

LA FEMME DU XIX^e SIECLE, VUE PAR YOURCENAR

par André MAINDRON (Poitiers)

La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse,
Et qui dort son sommeil sous une humble pelouse,
Nous devrions pourtant lui porter quelques fleurs.

Baudelaire

La femme a depuis longtemps mauvaise réputation. A juste titre, cela a été fort justement démontré. Un peu partout. Preuves en tout genre à l'appui : théologiques ou biologiques, mythologiques ou statistiques, il n'importe. Seulement la femme existe-t-elle autrement que dans les fantasmes des unes et des autres ? Chacun se souvient de ces propos de Yourcenar dans les *Yeux ouverts* :

Je suis contre le particularisme de pays, de religion, d'espèce. Ne comptez pas sur moi pour faire du particularisme de sexe. Je crois qu'une bonne femme vaut un homme bon ; qu'une femme intelligente vaut un homme intelligent. C'est une vérité simple.^[1]

Mais la passion recherche-t-elle la vérité simple ? Et parler des femmes, est-ce mieux ? Car, ajoutait Yourcenar un peu plus loin, "les femmes qui disent 'les hommes' et les hommes qui disent 'les femmes' [...] m'inspirent un immense ennui"^[2]. Il serait incongru de susciter ce même ennui, quand on désire, simplement, examiner quelques faits.

Yourcenar est une femme dont on a pu dire qu'elle est entrée dans l'histoire, l'histoire des femmes : au moment où elle entrait, la première de toutes, à l'académie française. Enfin, un si long affront lavé ! Enfin, une autre bastille du sexisme

[1] *Les Yeux ouverts*, le Centurion, 1980, p. 283.

[2] *Id.*, pp. 285-286.

masculin enlevée ! Et pourtant il lui a souvent été reproché de ne pas présenter de personnages féminins de premier plan. Assertion contre laquelle elle s'est plus d'une fois insurgée, dans divers entretiens qui ne se trouvent pas tous dans le recueil qu'on vient de citer^[3]. Le premier volume du *Labyrinthe du monde*, qui traite tout entier de la famille maternelle de Yourcenar, *Souvenirs pieux*, propose non seulement une intéressante galerie de femmes, une vingtaine, du XVIIIe au XXe siècles, mais parmi elles, plus fouillés, deux portraits de femmes du 19e, Fernande (1872-1903) et Mathilde (1834-1873). C'est très précisément de la représentation de la femme du XIXe siècle, ce siècle si peu favorable aux femmes, qu'on voudrait parler ici, à travers ce qui est dit de la vie de Mathilde et de celle de Fernande^[4]. Suivant l'exemple de Yourcenar, il faut essayer de "mener à bien l'expérience toujours valable, qui consiste à réoccuper pour ainsi dire un coin du passé" (pp. 102-103).

Réalités biologiques

Femme réelle, femme de chair. La première qualité de ces portraits est qu'indiscutablement il ne s'agit pas d' "êtres de raison", selon la jolie formule des philosophes. Le corps féminin est bien vu comme la réalité première. La femme est fondamentalement définie par les "travaux physiologiques qui s'accomplissent en elle" (p. 111), comme en toute "reine abeille" – Yourcenar n'écrit pas : en toute abeille. C'est-à-dire qu'aussi naturellement qu'elle est la "reine" de Suarlée – comme, dans *Archives du Nord*, Reine Bieswal, "la bien nommée"^[5], est celle de Bailleul – "Madame Mathilde est la servante de Lucine" (p. 106). Le corps féminin n'est guère

[3] Par exemple à France-Culture, le 21 novembre 1977, à R.T.I., le 22 avril 1978.

[4] Les pages indiquées entre parenthèses sont celles de *Souvenirs pieux*, Gallimard, 1974.

[5] *Archives du Nord*, Gallimard, 1977, p. 116. Cf. aussi p. 119 : "Reine est le chef-d'œuvre d'une société où la femme n'a pas besoin de voter et de manifester dans les rues pour régner. Elle joue à merveille son rôle de régente auprès du roi malade : il est entendu qu'elle défère tout à Charles-Augustin : en réalité, elle gouverne".

“autre chose qu’une machine à dormir, à marcher et à manger” (p. 267) et à enfanter.

Avec les avantages que cela présente : la femme “aura goûté les langueurs et les paresse de la grossesse, et reçu avec gratitude les soins de sa mère” (p. 108). Avec les désagréments, sans nul doute aussi importants : “[ces] nausées, [ces] malaises, le poids de cette chose qui croissait en elle et en sortirait” (p.23). Mais tandis que les “névralgies dentaires” (p. 24) sont un autre type d’ “épreuves” (p. 23) dont peut souffrir la femme enceinte et lui demandent un surcroît de “courage” et de “forces”, elles ne se terminent généralement pas par ce qu’il est convenu d’appeler “une courte et cruelle maladie” (p. 23), c’est-à-dire “une fièvre puerpérale accompagnée de péritonite” (p. 34). Voilà bien une réalité spécifiquement féminine et qui exige une attention particulière.

Jeune fille, voire jeune femme, le mieux semble pourtant de vivre dans l’ “ignorance” (p. 23) qui, en quelque sorte, définit “la virginité” ou la chasteté des “femmes, même mariées et mères”. Comme il est dit plus loin, “la crainte et l’horreur de la chair se traduisent par des centaines de petits interdits qu’on accepte comme allant de soi. Une jeune personne ne jette jamais les yeux sur son propre corps” (p. 239). C’est ainsi que “tout ce qui touchait au centre du corps était affaire aux maris, aux sages-femmes et aux médecins” (p. 23).

Soit. Et cependant la femme mariée passe son temps

à compter les jours en se demandant si oui ou non elle était ‘prise’, à subir ces petits inconvénients de la grossesse que la Dolly d’ *Anna Karénine* [...] trouvait plus pénibles que les douleurs de l’enfantement, [...] à assembler chaque fois dans un de ses tiroirs les éléments de sa propre toilette mortuaire [...] ; puis, l’épreuve terminée, à attendre de nouveau de ‘voir quelque chose’, et à escompter avec crainte ou désir, ou peut-être l’un et l’autre, la nouvelle intimité conjugale qui la ramènera au commencement du cycle.

La longue phrase qu’on vient d’abrégé conduit à cette conclusion, le lecteur s’en souvient peut-être : “La force qui crée les mondes a pris possession de cette dame à volants et à